

L'herméneutique de Louis Massignon

François L'Yvonnet

“La déception va jusqu'à l'écœurement.” (Herman Melville,
Jérusalem sur le vif, 1857.)

Nous sommes à Cordoue, cité des “trois cultures”, juive, chrétienne et musulmane. L'Académie de la Latinité, qui s'est donnée pour ambition d'initier une manière de diplomatie de la pensée, de diplomatie du grand large a décidé, répondant à une invitation de l'Université de Cordoue, d'y tenir une session. On ne peut pas faire comme si le lieu était indifférent, comme si nos discours ne devaient s'enraciner dans cette terre symbolique, jadis violemment disputée, mais fécondée en profondeur par le

génie des inspirations, moins par leur rencontre circonstancielle que par leur possible destination commune.

Nous savons ce qu'il faut penser des appels au dialogue des cultures, des civilisations ou des religions. Une formule pieuse, un "mantra" à la mode, le "dernier dogme d'un monde sans dogme" (Régis Debray), un vague "topos" qui traîne dans les prêchi-prêcha bien-pensants. Là n'est pas notre intention. Exposer les grandes lignes de l'herméneutique de Massignon n'est pas davantage céder à la tentation du système (ce qui ne présenterait qu'un intérêt vaguement académique), mais essayer de ressaisir la façon originale qui fut la sienne de concevoir des "points" et des "instants" de convergence des trois rameaux de la religion monothéiste, dans une perspective certes eschatologique, celle du salut, mais surtout à partir d'un questionnement de l'origine.

Nous entendrons par "herméneutique" — puisque le terme apparaît dans le titre de notre colloque —, conformément à l'étymologie grecque du terme (*hermeneutikê*), ce qui concerne d'une manière générale l'interprétation (et non seulement l'explication), ce qui intervient sur tout discours qui possède une certaine équivocité. La finalité de l'herméneutique étant de parvenir à un "optimum" de compréhension. Gardons aussi à l'esprit que le mot grec renvoie à la figure d'Hermès, le dieu messager, le dieu des parcours et des carrefours.

Il ne s'agit, bien entendu, que d'une herméneutique parmi d'autres, en des temps qui ont vu fleurir le genre,

de Dilthey à Ricœur, en passant par Heidegger, Gadamer, Foucault et quelques théologiens. L'herméneutique massignonnaise est d'une certaine façon "historique", en tout cas inséparable de ce que l'on pourrait appeler une "théologie de l'histoire", dont les accents ne sont pas sans rappeler une tradition intellectuelle un peu oubliée: de Bossuet à Léon Bloy, *via* Joseph de Maistre, une vision singulière du "devenir" où se mêlent inextricablement histoire sacrée (*Heilsgeschichte*) et histoire profane.

On peut essayer de repérer les enjeux théoriques et pratiques d'une telle herméneutique, en l'envisageant à partir de ce qui la fonde: une topographie ou une géographie spirituelle. Pour essayer d'en circonscrire les modalités et le champ d'exercice, on peut jouer avec profit sur l'écart (la variété du lexique massignonnien nous y autorise) entre les deux affixes grecs "gê" et "topos", qui commandent chez Massignon diverses figurations de l'espace et des lieux:

I — Du côté de la terre ("gê"):

□ La *géométrie* (science des figures de l'espace), qui cherche à représenter des espaces qui se touchent, non pas leurs frontières, mais par leur centre (ainsi, Massignon évoque-t-il la "courbure" de l'espace einsteinien lorsqu'il cherche à se "figurer" la "courbure" du temps, avec l'idée que la fin des civilisations les ramènera à leur origine, que "les problèmes du début de l'humanité sont ceux qui se poseront à la fin").

□ La *géologie*, avec ses sédimentations, ses strates, ses couches, ses clivages. Un ensemble de métaphores que l'on retrouve chez Massignon. Géométrie et géologie pouvant conjuguer leurs modalités pour construire une représentation de l'espace faite d'axes décentrés et de plans superposés. Dans une lettre à Claudel (1^{er} juin 1912), assez sibylline, il se demande pourquoi on ne parlerait pas "langage d'espace", plutôt que "langage de temps", disant pour exprimer l'idée de temps qu'il *est l'ensemble des évènements superposés (coïncidents, de même site)*". Autrement dit, que, en "langage d'espace", annulée toute distance, "*il reste quelque chose, un résidu, un empilement d'évènements enfilés sur le point unique où l'on a réduit l'espace (comme sur une broche)*".

On pense à Léon Bloy, inspirateur "secret" de Massignon, pour lequel le temps n'existe pas. Voici ce qu'il écrit, par exemple, dans *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*:

L'histoire est un songe puisqu'elle est bâtie sur le temps, qui est une illusion souvent douloureuse et insaisissable, mais certainement une illusion qu'il est impossible de fixer. Chacune des parcelles infinitésimes dont l'ensemble constitue ce que nous appelons la durée, se précipite au gouffre du passé avec une rapidité foudroyante, et l'histoire n'est autre chose que ce fourmillement d'éclairs enregistrés dans les pupilles de tortue.¹

□ La *géographie, stricto sensu*, avec ses monts, ses fleuves, ses vallées, ses passes, ses déserts et ses villes. La géographie assemble les lieux. Le géographe est un

1. *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*, in *Œuvres*, tome IX, Mercure de France, p. 207.

voyageur, un arpenteur (il peut aussi se faire géomètre). Mais, du voyage au pèlerinage, la continuité n'est qu'apparente. De Hallâj à Gandhi, les "apotropéens" sont bien des arpenteurs, mais qui ne cherchent pas à "gommer le blanc des cartes" (l'expression est de Livingstone). Ils sont en route vers le lieu du sacrifice, vers un lieu saint, préfigure de la Béatitude. Le pèlerinage (dans sa double dimension mystique et eschatologique) est le "non voyage" par excellence. Le voyageur se déplace dans un espace fixe, homogène et neutre, son transport est continu; le pèlerin, à l'inverse, se déplace dans un espace lui-même en mouvement, où les lieux s'interpénètrent, s'entrecroisent, se renvoient l'un à l'autre, se superposent. C'est un espace sacré non homogène et discontinu.²

□ La *géopolitique*, qui exprime des rapports de forces. À côté de la géopolitique profane (on ne se privera pas d'accuser Massignon, sous couvert d'expéditions savantes, de faire du renseignement militaire), il y a place pour une "géopolitique spirituelle". Ainsi, accordait-il une importance symbolique particulière à la vocation musulmane de la France, depuis Saint-Louis et François 1^{er}. Et en parallèle, tous les parjures qui ont rythmé notre histoire contemporaine, en particulier coloniale. Les relations de Louis Massignon et de Lawrence d'Arabie au Levant gagneraient à être inscrites dans une géopolitique

2. Cf. les analyses de Mircea Eliade in *Le Sacré et le profane*, Gallimard, 1965.

de cette nature, plus spirituelle que mystique. Les deux figures creuseraient leur réelle différence.

II — Il y a ce qui relève du “*topos*”. Le registre lexical exprime des figurations spatiales d’emblée plus intériorisées:

□ La *topologie*, dès lors que l’espace subit des déformations. Massignon envisagera toutes sortes de correspondances entre certains points du globe et certaines âmes privilégiées. Une topologie mystique qui sera surtout attentive à figurer les torsions de l’espace (des “nœuds”) sous les coups de la transcendance (ce qui pourrait aider à comprendre que des proximités inédites puissent se tisser entre des lieux et des témoins apparemment très éloignés, mais topologiquement “contigus”).

□ La *topique*: à la différence de la topique freudienne qui est statique, la topique massignonienne se veut *dynamique*. Dans *La Passion de Hallâj*, il formule en des termes assez énigmatiques une telle dynamisation projective:

On a pu considérer l’histoire totale de l’humanité jusqu’au Jugement comme un tissu sphérique, dont la chaîne spatiale tridimensionnelle de “situations dramatiques” inconsciemment souffertes par la masse, est traversée, “armée” par une trame: celle que la navette irréversible des instants tisse avec les courbes de vie originales d’âmes “royales”, compatientes et réparatrices, illustres ou cachées: qui “réalisent” le dessein divin. Telle celle de Hallâj.³

3. *La Passion de Hallâj, martyr mystique de l’Islam*, tome 1, Paris, Gallimard, 1975, p. 30.

Pour Jacques Berque, un tel “*tissu sphérique*”, multidimensionnel, rappelle certains volumes subtils de l’art musulman, en particulier celui appelé “*muqarnas*” qui orne les voûtes des mosquées classiques: “L’espace s’y creuse, se love, se projette en stalactites sans cesse ébauchées et reprises: l’idée de permanence (...) mais se modulant en existés (au pluriel).”⁴ Certains commentateurs avisés ont pu parler d’une “topique des illuminations” ou d’une “topique de l’imagination”⁵ pour rendre saillante l’immatérialité de la géographie massignonienne qui compose un atlas des lieux insignes où s’est manifestée l’action divine, “où l’âme entend des échos qui l’instruisent de son propre mystère”, où se nouent la vocation individuelle et le devenir collectif. Et d’énumérer les points terrestres qui retentissent des grands coups de la transcendance (tous les carrefours de l’humain et du divin), les hauts lieux (vers lesquels convergent les foules de pèlerins) mais aussi les sanctuaires, les oratoires et les cimetières.

□ La *topographie*, enfin, qui a occupé une place importante dans le travail de Louis Massignon, des corporations de Fez (1904) à La Cité des morts du Caire (1958), en passant par Bagdad (1911), Qûfa (1935) ou

4. Jacques Berque, “L’anthropologie historique de Louis Massignon”, in *Présence de Louis Massignon*, Maisonneuve et Larose, 1987, p. 32.

5. Gabriel Bounoure in *Mémorial Louis Massignon*, Le Caire, Dar El-Salam, 1963, p. 29, sq.

Basra (1954). La topographie historique devenant chez lui une sorte d'histoire totale (à la fois, sociale, économique, culturelle et religieuse). Dans son travail sur la Cité des morts du Caire, par exemple, Massignon met remarquablement en évidence la valeur transhistorique des cimetières.⁶ l'espace fait l'objet d'une approche à la fois juridico-religieuse (la souillure des morts par les vivants), ethnographique (attentive à la diversité, dans le temps et l'espace, des rites funéraires, des rythmes calendaires), socio-religieuse (s'arrêtant à la circulation des femmes parmi les tombes), psycho-spirituelle (à verser aux dossiers de l'onirocritique avec l'identification ou invention de tombes par le rêve).

III — Quel peut être l'intérêt d'une telle approche, pour le moins singulière, voire exotique, dont les accents mystiques, parfois même exaltés peuvent en rebuter plus d'un. Sinon de nous aider à admettre, ne serait-ce qu'à titre d'hypothèse, qu'il est absurde et vain de passer sous silence, ou au second plan, les enjeux "mythologiques" de l'histoire humaine. En particulier, lorsque l'on est confronté, c'est le cas aujourd'hui avec les Israéliens et les Palestiniens, à des conflits éminemment symboliques, dont on imagine guère qu'ils puissent trouver une solution seulement politique, ou plutôt une solution politique qui ne soit nourrie du "symbolique"...

6. Cf. Denis Gril, "Espace sacré et spiritualité, trois approches: Massignon, Corbin, Guénon" in *D'un Orient l'autre*, Éditions du CNRS, tome II, 1991, p. 50-1

Les “mythes”, comme nous l’a appris Platon, sont toujours “vérité”, ce qui se cache au milieu de la lumière (“*aléthéia*”). Ne pas les prendre aux mots (comme les rêves, dirait Baudrillard, que l’interprétation biaise), conduit à enfermer l’histoire des hommes dans des séries d’actions aveugles.

L’histoire récente est devenue pour Massignon le symbole de l’histoire invisible. C’est à Jérusalem que se fera selon lui la réconciliation des enfants d’Abraham. Ville “axiale” vers laquelle l’espace et le temps convergent, cité de trois absences (l’Arche, le corps du Christ et la station du prophète), surélevées par trois lieux (Le mur des Lamentations, le Saint-Sépulcre et le Dôme du Rocher⁷).

Si la réconciliation ne se fait pas, comme le note justement Christian Jambet,⁸ le moment islamique de l’Histoire du monde, celui que nous vivons aujourd’hui avec la montée de l’Islam, ne sera compris ni des Chrétiens ni des Juifs. Ne pas prendre en compte la montée revendicatrice des musulmans est une grave faute d’appréciation. Nous devons être capables de relever le défi de l’islam, et non de le renvoyer aux oubliettes de l’histoire en le qualifiant de survivance “archaïque” ou de “fana-

7. Lui-même construit sur l’antique *Sanctus sanctorum*.

8. Louis Massignon, *Écrits mémorables*, tome I, Robert Laffont, coll. “Bouquins”, 2009, p. VIII (édités par François Angelier, François L’Yvonnet, Souâd Ayada, sous la direction de Christian Jambet).

tisme intégral”, en l'accablant de toutes sortes de noms d'oiseaux, en lui réservant le seul rôle de transmetteur (et encore infidèle) de la pensée antique.

Massignon est l'un des seuls, avec Claudel, à avoir dans le siècle passé pris au sérieux la question sémitique, sans laquelle il n'y a pas de solution au Moyen-Orient, sans laquelle la paix est impossible. Il montre la voie de la fraternité, au sens où en parle Régis Debray dans l'un de ses derniers ouvrages.⁹

Un célèbre dialogue¹⁰ a “opposé” sur la question du monde arabe et de son avenir, Louis Massignon à Jacques Berque (dialogue paru la première fois dans le numéro d'octobre 1960, de la revue *Esprit*), d'où il ressort que l'avenir des peuples passe par la vivification du passé. “L'avenir, dit Berque, est à beaucoup d'égard le passé vivant, le passé revivant, revécu, et non pas ce passé pourri auquel se cramponnent les conservateurs”; nous sommes au moment de la guerre d'Algérie. Il faut laisser aux Arabes, en l'occurrence aux Palestiniens (mais aussi aux Perses, etc.) la possibilité de se réconcilier avec leur passé. Ce qui exige un minimum de respect pour ce qu'ils sont et pour ce qu'ils revendiquent d'être. Ce ne sont ni l'anthropologie *stricto sensu* ni l'historiographie savante ni la géopolitique réaliste qui fourniront, à elles seules, une réponse à cette attente.

9. Régis Debray, *Le Moment fraternité*, Gallimard, 2009.

10. In Louis Massignon, *Écrits mémorables*, I, *op. cit.*, p. 679, sq.

Notre intérêt pour Louis Massignon s'inscrit dans cette perspective, en particulier ses rapports avec Gandhi qu'il rencontra à Paris en 1931. Le Mahatma lui semblait porteur d'une nouvelle forme de lutte contre soi-même et contre l'injustice. Tandis que le siècle s'enfermait dans des stratégies de la violence illimitée, Louis Massignon déchiffra dans l'action de Gandhi l'avenir des déshérités et les prémisses d'une politique paradoxale, qui n'aurait pas pour conséquence de faire des opprimés d'hier les oppresseurs de demain. Une véritable rupture dans l'histoire mondiale. Nous sommes loin, reconnaissons-le, des seules perspectives offertes, entre réalisme politique (Hegel, dans *La Philosophie du droit*, note que les États, dans leurs relations mutuelles, en sont encore à l'état de nature, ils veulent faire justice eux-mêmes), "choc des civilisations", dialogue des cultures, ou plus simplement adaptée à la sauce du jour, la logique ami — ennemi, chère à Carl Schmitt.

À trop avoir lu l'histoire à partir de la seule logique des intérêts (point commun aux libéraux et aux marxistes), en sous-estimant le rôle des passions dans les actions humaines (ce que David Hume avait bien vu), en négligeant la dimension "religieuse" ou "mythologique", on a sous-estimé la part métaphysique des conflits, une clé, peut-être, de leur éventuelle compréhension et de leur possible dénouement.

N'attendons pas béatement la conversion massive des Arabes ou des Perses à la philosophie des Lumières.

Régis Debray a bien montré l'hypocrisie et la niaiserie d'une telle attente. Les Lumières, dit-il,¹¹ ont rallumé en nous ce qu'il y a de plus invétéré (et par là même de plus inébranlable): la pensée magique. La vérité changera le monde. Dans la langue d'Austin, "le perlocutoire est inclus dans l'illocutoire".

Le même Régis Debray fait remarquer que les grands émancipateurs du XVIII^e siècle avaient inventé une arme de destruction massive: la civilisation (dont les effets ethnocidaire ont été considérables). Trois siècles plus tard "le mètre-étalon n'est plus en Europe, mais en Amérique du Nord; la *civilisation* a été rebaptisée la *démocratie*; et le *sauvage*, le *totalitaire* ou l'*arriéré*. [...] L'Arabe, l'Africain, le Sud-Américain méritants seront dits en voie de démocratisation (comme hier, de civilisation)".¹² On ne se demande plus si les sauvages sont des enfants, mais s'ils sont démocrates. Et comme ils ne le sont pas (ne serait-ce que par les effets du prisme ethnocentrique), il faut qu'ils le deviennent coûte que coûte.

Renouvelons notre approche des situations, ce que Massignon peut aider à faire, en particulier concernant la situation explosive du Moyen-Orient, dont pour une large part dépend la paix du monde.

C'est à partir d'une reconnaissance commune de la sacralité du temps et de l'espace, que l'on peut construire

11. *Aveuglantes Lumières*, Gallimard, 2006, p. 153.

12. *Aveuglantes lumières*, *op. cit.*, p. 130.

re d'éventuelles passerelles. Ce qui nous unit nous dépasse.¹³ Comme le dit encore Régis Debray,¹⁴ il n'y a pas de fraternité sans transcendance, sans "hauteurs symboliques", sans déchirure. Les "hauteurs symboliques", qui évoquent la déchirure que signifie le symbole.

Jacques Derrida et Régis Debray avaient fait une suggestion, que l'Académie de la Latinité devrait reprendre à son compte: déplacer le siège de l'ONU à Jérusalem (redonnant une consistance à l'idée de "*corpus separatum*"). Cela ne réglerait sans doute rien, mais quel "symbole", quelle sanctuarisation du berceau commun: Jérusalem, dont Massignon disait qu'elle était le "jardin d'enfance" de l'humanité. Rappelons ce qu'est un symbole: le *symbolon* est à l'origine un objet coupé en deux, dont deux hôtes gardaient chacun une moitié qu'ils transmettaient à leur descendance permettant de reconnaître les liens d'hospitalité. *Sumballein*, voulant dire rappo-

13. "La 'fraternité' est [le] vœu [de Massignon]. Elle ne peut se réaliser par une sorte de compromis, où chacune perdrait ce qu'elle a de plus singulier, mais par l'accomplissement intégral de sa destination. L'islam, par sa dimension spirituelle, sans égard pour les pouvoirs séculiers, le christianisme en retrouvant le sens de l'abandon "marial" à la volonté divine, le judaïsme, en maintenant vivant son messianisme, en refusant d'être l'idéologie d'un État semblable aux autres. Paradoxalement, les hommes ne s'entendent entre eux qu'à la condition d'être fidèles à ce regard vertical qu'ils posent sur ce qui les dépasse: la révélation" (Christian Jambet, *Le Nouvel Observateur*, déc. 2009).

14. In *Le Moment fraternité*, *op. cit.*: "Si je veux que mon groupe sonne plein, je dois le suspendre à un trou fondateur."

cher et *ballein*, jeter; le symbole est à la fois mouvement et mobilisation: il fait qu'on se jette ensemble.¹⁵

Berque plaçait l'amitié sémitique sous le signe d'Héraclite, l'ami des choses, Massignon sous le signe d'Abraham, l'ami de Dieu. D'un côté, il s'agit de jouer du mouvement, de la tension du sacré et de l'historique ("l'impressionnante remontée à l'histoire du monde arabe"), de l'héritage commun gréco-oriental; de l'autre, par un effet d'échappement, de concevoir la question sémitique à grande échelle, à la fois dans la succession des âges et dans leur simultanéité (ce qu'autorise la curieuse "topologie spatio-temporelle" massignonnienne), pour comprendre la mission d'universalisation des gens du Livre. Aujourd'hui, comme l'écrivait Massignon, nous assistons, sinon à l'avènement du moment islamique de cette universalisation, du moins à sa phase réflexive. Imaginons Héraclite et Abraham plutôt côte à côte que dos-à-dos.

Nous ne pouvons pas, ici à Cordoue, terre natale de Sénèque, de Maimonide et d'Averroès, lieu d'épanouissement d'une culture "mozarabe", ne pas porter notre regard vers Jérusalem où se joue un drame "paradigmatique". L'acharnement avec lequel on dénie à un peuple le droit d'exister, l'expropriation systématique, réelle et symbolique dont il est la victime (faut-il rappeler le cy-

15. Cf. Régis Debray, *Cours de médiologie générale*, Gallimard, 1991.

nisme de la politique de Benyamin Netanyahou et la caution *in fine* que lui apportent les Américains), le peu de cas fait à la sacralité de l'espace et du temps, l'abdication des principales puissances du monde (même si la Chine a élevé une protestation officielle) devant le fait accompli, grossièrement vêtu de la respectabilité du droit (ô Rousseau), poussent des générations à la haine et au ressentiment. La sortie du conflit ne peut passer que par une estime commune qui ferait taire les armes, en changeant la nature des armes.¹⁶

IV — La conversion de Massignon, en mai 1908, a joué chez lui le rôle d'une sorte d'hapax existentielle, pour parler comme Jankélévitch, une épiphanie de l'existence. C'est en arabe ("Je l'aime, parce qu'elle m'a ramené au Christ", dira-t-il¹⁷) qu'il retrouve la foi dans le Dieu d'Abraham, dans la langue et avec les mots d'Hallâj: "*Ana'l Haqq*" ("Je suis la Vérité créatrice"). La "Passion" de Hallâj — celui "qui lit dans les cœurs", mort supplicié en 922, auquel Massignon consacra une thèse monumentale -, servira de matrice interprétative à sa lecture de la mystique islamique.

La vie et la pensée de Hallâj sont comprises par Massignon comme formant un tout, comme douées d'une

16. "Repérer les points de friction, ce n'est pas préparer la guerre, l'assimilation forcée, ou même la conversion, mais faciliter la paix en étendant le domaine de la vérité aux 'horizons du monde'", Christian Jambet, *op. cit.*.

17. Louis Massignon, *Écrits mémorables*, *op. cit.*, tome II, p. 243.

cohérence certaine, qu'il appartient à l'anthropologie - armée des outils scientifiques de l'historiographie positive — de ressaisir et de penser (une approche délibérément synchronique¹⁸). On assiste alors à une sorte d'éclatement des cadres temporels: non qu'il faille opposer le temps humain, "créaturel", modalité mineure et fragile, à l'Absolu, mais parce que la vie d'un homme et, plus particulièrement encore, les courbes de vie de ces "*âmes royales, compatientes et réparatrices*", ne se réduisent pas aux limites d'une existence fixée par la biographie individuelle, elles ouvrent au contraire sur la perspective *transhistorique* de leur destinée spirituelle. L'histoire humaine, selon Massignon, se présente comme une sorte de palimpseste spirituel, qu'il importe de décrypter.

À la mesure du temps, essentiellement discontinu, l'histoire est une "*voie lactée d'instants*". L'image massignonienne est immédiatement suggestive. Comme une coulée de lait... il y a donc un mouvement d'ensemble. S'il y a des individualités, des témoins successifs, des "instants" irréductibles ("*La biographie d'une personne, comme l'histoire d'une nation, se trouvent pulvérisées en synthèses momentanées d'éléments (...) abstraits.*"¹⁹),

18. C'est l'objet même de sa thèse: *La Passion de Hallâj, martyr mystique de l'Islam*, op. cit. (reprise dans la collection "Tel", 4 volumes, Gallimard, 2010].

19. Louis Massignon, *Écrits mémorables*, op. cit., p., tome II, p. 336.

il faut les imaginer pris dans une totalité, une communauté de sens, qui a une orientation et une signification:

Le temps historique de Hallāj était une progression de pulsations de la grâce, oscillante mais montante, une accumulation de témoins se succédant, apotropéens (...) continuité transhistorique des saints substitués (...) ce n'est que par la souffrance mortelle de l'épreuve désirée que le Témoin de l'Instant rejoint le Témoin de l'Éternel.²⁰

Hallāj va jouer aussi dans sa vision des situations le rôle d'une sorte de "personnage conceptuel", au sens où en parle Deleuze. C'est à partir de son martyr qu'il comprend à la fois l'étendue et la fécondité du concept de "substitution". Concept qu'il emprunte à Joseph de Maistre. Ainsi le sacrifice d'Abraham. Peu importe de savoir qui d'Isaac ou d'Ismaël était le fils préféré du patriarche, dont Dieu réclamait le sacrifice. L'essentiel est que dans les deux cas, il "envoya" un agneau pour remplacer (littéralement se "substituer") au fils sacrifié.

L'hommage des peuples aux hiéroglyphes de leur origine est un opérateur d'intelligibilité, sinon de réconciliation. Admettons qu'on ne puisse partager une origine commune, admettons encore que Dieu n'est jamais un facteur d'unité, mais de division, admettons aussi qu'Abraham et Ibrahim ne sont qu'en apparence une seule et même personne, que Yahvé, Dieu et Allah ne sont que très approximativement le même Dieu (il faudrait adopter toujours et partout un nominalisme impec-

20. Louis Massignon, *Écrits mémorables*, op. cit., p., tome I, p. 412.

cable). Il n'empêche que c'est l'absurde qui souvent se révèle sensé (Maistre qui y insiste dans *Les soirées de Saint-Petersbourg*, ouvrant ainsi la voie aux analyses de Proudhon).

Réduit-on les conflits en “montant” ou en “descendant”? Par le “bas”, en faisant de la politique pragmatique, en négociant, en tenant compte des rapports de force, en concédant sans céder; ou par le “haut”, à partir d'un troisième terme ou d'une troisième identité, posée “au-dessus”. Et si le bas et le haut n'étaient que les deux faces, en miroir, pourrait-on dire, d'une même réalité? Comme l'*éros* platonicien qui réconcilie la chair et l'esprit.

C'est l'ambition de la géographie spirituelle de Massignon que de tisser ensemble le bas et le haut.